

Olivier Guy

De larmes et de lumière

roman

Aux Quatre Vents

EdB

À tous ceux qui ne renoncent pas.

Avant-propos

Cette histoire est née d'une interrogation sur l'existence du pardon : pardonner, cette très belle idée est-elle réaliste ?

Non pas les petites choses, bien sûr, les agaceries du quotidien pour lesquelles la réponse est facile tant il est agréable de « passer l'éponge », mais les très grandes fautes, les plus grandes fautes, peut-on toujours toutes les effacer ?

Chacun peut se faire sa propre idée du degré ultime de l'horreur : assassinats d'enfants, perversions meurtrières, crimes contre l'humanité... la liste des candidats est longue, à ce sinistre concours...

Chacun peut donc considérer cet acte-là, devant lequel plus rien n'est possible que la révolte, se représenter son auteur dans tous ses attributs les plus odieux, et se demander si cet homme-là est encore pardonnable ?

Telle est la question.

Question préoccupante parce qu'on le comprend bien : l'idée même du pardon serait vaine dès lors qu'il existerait une frontière devant laquelle elle

devrait s'arrêter. Cela ne servirait à rien de savoir s'accommoder des vétilles tout en restant impuissant devant ce qui fait poids. Or, on comprend tout aussi bien qu'il existe des situations devant lesquelles pardonner devient surhumain.

Mais question essentielle, pour autant, car si le pardon est le seul grain de sable capable d'enrayer la roue de la haine, c'est donc tout simplement le seul moyen de vivre.

Hélas, répondra le pessimiste, les grands crimes existent bel et bien, et rien n'indique que les progrès de l'humanité tendent à les éradiquer.

Par bonheur, objectera l'optimiste, l'Histoire nous montre aussi une foule de gens parvenant à accomplir des actes surhumains.

Il est vrai qu'ils ne le font jamais seuls.

1

Prologue : Moïse et Pierre

– Pour placer ton argent ou tenir ton ménage, tu cherches quelqu'un de confiance ; mais pour les affaires vraiment sérieuses, pour les questions de vie ou de mort, c'est toujours un étranger que tu auras en face de toi. Quelqu'un qui ne te sera rien ; et tu verras qu'il sera à la hauteur.

Rachel ruminait cette phrase, si souvent entendue dans la bouche de son père. Son père, le fameux Dr Disrelle, le chirurgien qu'on venait consulter avant-guerre des quatre coins d'Europe. Où était-il maintenant ?

Elle n'avait jamais su s'il y croyait vraiment ou si ce propos n'était qu'un argument commercial destiné à mettre ses patients en confiance au moment, justement, de mettre leurs vies entre ses mains d'étranger. Pire, entre ses mains de juif dans la France des années trente.

– Regarde les maîtres d'école, précisa-t-il une fois qu'elle le chatouillait sur ce point ; de parfaits

étrangers, n'est-ce pas ? Et on n'hésite pourtant pas à leur confier l'éducation de nos enfants ; et tu vois bien qu'ils sont à la hauteur !

Cet exemple bizarre fut loin de balayer ses réserves. Ne gardant pas un souvenir si pleinement favorable de toutes ses institutrices, elle ne fut guère éblouie par la pertinence de la comparaison. Au moins comprit-elle que son père avait comme toujours bien préparé ses répliques et ne se laisserait pas ébranler facilement. Elle n'insista pas.

– Quand ce sera entre la vie et la mort, c'est à un étranger que tu auras affaire, se répétait-elle depuis le départ du train, la veille à l'aube.

Depuis une éternité.

Cette pensée l'obsédait. Elle occupait tout son esprit. Impossible de se concentrer sur rien d'autre... un étranger... un étranger digne de confiance... mais où trouver un étranger digne de confiance et capable de lui venir en aide dans ce wagon bondé dont les passagers, tous des étrangers, au fait, étaient entassés comme des bêtes ? Où trouver qui que ce soit digne de quoi que ce soit au milieu de cette puanteur ?

Arrivée à ce point de ses réflexions, elle était prête à s'en remettre à quiconque l'eût abordée de l'extérieur de son wagon-prison. N'importe qui en dehors de cette troupe avilie où elle était plongée, de ces gens sans sommeil, sans hygiène et sans eau depuis la gare du Bourget-Drancy ! Une boule de pain, une part de saucisson et un morceau de margarine pour tout ce voyage dont personne ne connaissait la durée ni la destination. Seule certitude : le convoi progressait

lentement, très lentement, et il roulait vers l'est. Compiègne, Vic-sur-Aisne, Soissons, Venizel, Braine, Bazoches, Fismes... Il s'arrêtait à tout instant, reculait parfois, le plus souvent en plein soleil et la température montait vite dans les wagons où, toute ouverture étant condamnée de l'extérieur, l'aération ne venait que de l'unique vasistas placé en hauteur et grillagé de barbelés.

Bientôt trente-six heures depuis que le lourd convoi de mille prisonniers juifs s'était ébranlé dans un vacarme de fer, et il n'avait toujours pas passé Reims. Certains commençaient à délirer. Au silence de l'arrêt, des bruits se faisaient entendre dans le fourgon voisin qui, contrairement aux autres, n'était pas un wagon à chevaux, mais une voiture de marchandises plus moderne et entièrement métallique. La chaleur devait y être insoutenable. La rumeur qui en provenait, faite de hurlements et de coups sourds, laissait imaginer des scènes de folie.

– Comme on devient vite un gueux dès qu'on manque de tout, méditait Rachel. Ce n'est pas la crasse qui transforme les gens ; c'est l'oubli de leur dignité. Celui qui manque de tout, c'est donc qu'il ne mérite rien.

Comme ils courbaient la tête et enduraient, tous ces médecins, ces avocats, ces commerçants respectables ! Pas un qui eût encore le port d'un homme ! N'importe quel étranger pourrait faire l'affaire, jugeait-elle ; mais fallait-il en trouver un qui tînt encore debout ! Or, comment se tenir debout à quatre-vingts personnes dans un wagon prévu pour transporter quatorze chevaux ? Comment se

sentir digne alors que le tonneau placé au milieu de l'espace commun pour les besoins intimes avait été renversé dans la nuit ? Comment, d'ailleurs, sentir autre chose autour de soi et en soi que cette odeur qui imprégnait tout, ces mouches, cette chaleur et cette transpiration... les cris et la soif... la soif et les cris des enfants, des femmes et des malades ? Comment se sentir fort sur ses jambes alors que déjà, certains ne pouvaient plus se lever et que deux vieillards étaient passés dans la nuit ? Comment même garder les yeux ouverts quand le seul spectacle alentour était celui de cette déchéance ?

– Combien de temps, depuis que je n'ai pas vu un seul homme debout ?... un vrai homme... pas une de ces ombres ; pas un de ces sacs juchés sur la pointe des pieds dont on ne voit que le dos quand ils se relayent à la lucarne pour mendier leur tour de fraîcheur ; pas non plus un de ces uniformes rigides et armés qui nous gardaient à Drancy et seraient restés droits sans personne dedans ; pas un de ces gendarmes violents ou de ces soldats de plomb ; non, un vrai homme debout, de lui-même et de face, comme les gens honnêtes doivent se tenir... depuis combien de temps ?

Le cauchemar avait commencé vendredi, une semaine plus tôt. Il y eut bien des signes avant-coureurs, comme l'arrestation de Jacob relâché après deux journées et une nuit d'interrogatoire pour rien. On connut mille humiliations et tant d'inquiétude ; mais quand les deux agents de la police française se présentèrent très calmement ce matin d'août à

la porte des Disrelle, munis de documents en règle, demandant poliment à toute la famille de monter dans le bus à plate-forme extérieure affrété exprès par la Société des Transports en Commun de la Région Parisienne, on comprit sans se dire un mot que c'était devenu sérieux. On empaqueta rapidement quelques effets et se regroupa en silence dans la rue, puis dans le véhicule. Après quelques arrêts où montèrent d'autres groupes, le bus fut plein et se dirigea vers Drancy. À l'arrivée, des gendarmes firent descendre les passagers qu'ils débarrassèrent rapidement de leurs bagages et effets précieux, bijoux ou monnaie ; puis les laissèrent là, dans la cour centrale du camp, sans plus d'explications.

Le camp de Drancy était installé dans un quartier d'habitation neuf : la cité de la Muette. C'était un vaste bâtiment en U de quatre étages entourant une cour longue comme deux terrains de football et large comme un demi. Le gros œuvre de cet ensemble, qui faisait la fierté de ses concepteurs, était à peine achevé quand on s'avisa que *le fer à cheval* de béton, ainsi le nommait-on, serait aussi facile à clore qu'à garder. Dès lors, il ne fut plus question de terminer l'ouvrage, mais de le transformer au plus vite en un centre de détention sommaire. On entoura simplement la bâtisse de barbelés, aménagea des miradors aux quatre coins et tapissa de mâchefer le sol de la vaste cour. En peu de jours, on put disposer de l'espace requis pour interner l'essentiel des Juifs parisiens raflés en nombre à partir de l'été 41, mais dont on ne savait trop que faire jusqu'au virage de l'Allemagne

nazie vers la *solution finale* en 1942. Sur cette clarification effroyable, il fut décidé d'aménager le camp d'Auschwitz pour l'extermination et d'affecter au transport un nombre suffisant de trains. Drancy trouva alors sa vocation de centre de transit, qu'il conserverait jusqu'à sa libération le 18 août 1944.

Les architectes de cet ensemble, considérable pour l'époque, l'avaient paré de cinq tours de quatorze étages, les plus hautes de France, orgueilleusement appelées *les gratte-ciel*. C'est là que furent logés les gendarmes affectés à la garde du camp.

La France inaugurerait l'ère de l'urbanisme sans âme avec Drancy et ses constructions de béton préfabriqué. Le drame de la Shoah méritait bien un tel théâtre. Nul cadre n'eût mieux convenu au projet monstrueux qui s'était mis en marche.

Le camp, tel que Rachel le découvrit, était encore surpeuplé par une grande partie des treize mille personnes arrêtées à Paris en deux jours lors de la rafle du Vél' d'Hiv', le mois précédent. Au rythme accéléré de deux à trois convois de mille têtes par semaine, les transferts ne suffisaient pas à absorber les nouvelles arrestations de cet été sinistre et à réduire l'effectif du centre à une densité tolérable. Aussi Rachel fut-elle d'abord saisie et écrasée par la proximité.

Dans cette cité carcérale où transiteront neuf sur dix des soixante-seize mille Juifs déportés de France, les conditions de détention étaient volontairement durcies. La famine avait entraîné la dysenterie et, pour faire bonne mesure, les gendarmes français

s'étaient habitués à brutaliser les internés. C'est dans ce lieu infernal que Rachel fut jetée au matin du 11 août 1942, épuisée, stupéfaite et vrillée par les cris de son nourrisson.

Les rafles n'étaient pas des arrestations ordinaires. On ne vous reprochait pas individuellement d'avoir violé une loi ou enfreint une règle ; on venait vous chercher en groupe, juste parce que vous étiez juif. Alors, vous sortiez de votre domicile ; vous remontiez la rue sous le regard de vos voisins, au mieux indifférent, le plus souvent réprobateur. Tout se faisait avec la minutie, l'aplomb et la bonne conscience de l'action publique. Vous vous retrouviez noyé au milieu d'une mer de bonnes gens qui n'auraient jamais songé à braver l'autorité. Plus que par la force des gendarmes ou la crainte d'une sanction, vous vous trouviez entraîné par le nombre et la docilité du troupeau dans lequel vous étiez instantanément fondu. Dès votre arrestation, vous n'étiez plus une personne, mais une composante indistincte d'une foule informe que le dernier des gardiens pouvait modeler à sa guise.

Les Disrelle restèrent quelque temps, hébétés, dans cette vaste cour, se plaçant comme sous la protection des autres familles à la ronde, pourtant visiblement aussi désemparées. Ils trouvèrent là, faute de mieux, le réconfort du mouton au milieu de son troupeau à la porte de l'abattoir. Leurs sens s'étaient mis en éveil. Ils savaient ne disposer que de peu de temps pour comprendre leur situation, en évaluer les dangers les plus immédiats et adopter quelques réflexes de survie.

L'après-midi passa sans que quiconque songeât à les nourrir. Qu'importait, du reste, ils n'auraient rien avalé. Aucun membre des grappes humaines assemblées là n'osa s'éloigner pour s'enquérir d'une éventuelle distribution de repas. À peine s'ils s'enhardirent à tour de rôle à l'unique point d'eau. Rachel donna plusieurs fois le sein au bébé, qui n'avait pas quitté ses bras depuis le matin. Elle savait que son lait serait bientôt tari, mais la peur la paralysait. Incapable de la moindre initiative, elle attendait d'avoir mieux compris les rites de ce lieu effrayant avant de risquer le premier mouvement.

Il y eut enfin une rumeur autour d'eux. La journée était bien avancée quand un groupe de gendarmes s'installa dans la cour et commença un appel. On n'aurait su dire sur quels critères certaines personnes étaient ainsi séparées de la masse attentive et rassemblées en un groupe compact. Rachel vit des gendarmes emporter une mère en l'arrachant de force à son jeune enfant qui fut abandonné là, dans des pleurs déchirants. Elle cacha immédiatement le sien, heureusement endormi à cet instant d'alarme. L'appel se prolongea tard dans la soirée et le groupe se mit enfin en marche, en rang et en bon ordre, vers la porte du camp. Une soupe claire fut alors distribuée.

Huit jours s'écoulèrent ainsi. Une semaine où deux nouveaux convois furent formés, puis emmenés, dans le même rituel aux règles inconnues. Huit jours où il fallut vivre toutes les inquiétudes, les inconforts et les humiliations, toutes les peurs, et en particulier

celle d'être séparée du bébé. Il fallut redouter d'être appelée dans un de ces groupes partant pour on ne savait où ; et, en même temps, guetter l'ordre d'enfin quitter ce lieu désespéré. Il fallut avoir faim, s'endurcir à la souffrance, la sienne et celle des autres, au voisinage ordinaire de la maladie et même des premiers cadavres.

Il fallut surtout s'occuper du nouveau-né dans d'incroyables difficultés, s'attendre sans cesse à voir un uniforme surgir et s'emparer de l'enfant pour se fondre dans le néant. Il fallut rester huit jours et huit nuits à l'affût du moindre son, du moindre geste inquiétant autour de soi ; passer son temps à calmer les pleurs du nourrisson, à baisser la tête et à se transformer en ombres.

Il fallut pour finir se convaincre d'avoir quitté la communauté des humains ; préparation que chacun sentait nécessaire à la rencontre des juges, quels qu'ils fussent, auxquels on serait bientôt présenté.

Enfin, le 19 août, un nouvel appel eut lieu à quatre heures du matin et Rachel sursauta. Elle s'était préparée à ce moment où il lui faudrait s'avancer au milieu de tous en dissimulant son fils. Elle avait observé lors des rassemblements précédents que tous les jeunes n'étaient pas systématiquement séparés de leurs parents. Cette décision arbitraire semblait relever du seul responsable de la formation du convoi. Pour une fois, celui-ci semblait plus avenant, mais elle ne voulut prendre aucun risque. Toute son attention se tendit sur ce mouvement longuement répété où elle devrait se lever et camoufler le bébé

en un geste large dans les plis de son habit. Dans l'obscurité de l'aube et la torpeur des gardiens, tout se passa plus facilement qu'espéré. Rachel alla rapidement rejoindre le groupe qu'on lui désignait, puis, se retournant dans la direction de ses parents, constata qu'ils avaient disparu.

Soucieuse de ne pas attirer l'attention, elle ne dit rien, mais scruta la foule autour d'elle. Nulle trace de sa famille. Sa gorge se serra encore un peu plus.

Le groupe se mit en marche vers la gare du Bourget.

C'était le 21^e convoi de déportés juifs français.

Du camp de Drancy où elle passa la dernière semaine, c'est l'impression de calme qui laissait à Rachel le souvenir le plus pénible. Le calme qui ne cessait de régner, bien qu'on y exécutât les actes les plus révoltants. Aucune protestation, aucun cri d'indignation devant ces enfants laissés là, seuls au milieu de la foule et perdus de désespoir ; aucune colère contre ces deux gardes corrigeant une vieille femme trop lente à se mouvoir ; aucun geste de secours vers ce jeune garçon se tranchant les veines. Au-delà de toute émotion, de tout sentiment, c'est une immense résignation qui pesait sur les internés, les pétrifiait et agissait en eux comme le plus efficace des gardiens. Ce n'est pas la violence, l'arbitraire ou la peur qui chassaient toute humanité du camp de Drancy ; c'est la profonde indifférence qui y gagnait les cœurs dès les premières heures.

Ce lieu où l'âme était aussi menacée que la vie, Rachel avait espéré le quitter au plus vite. En dépit

de toutes ses inquiétudes sur les étapes suivantes d'un itinéraire qu'elle devinait tragique, elle en était venue à attendre son transfert avec une véritable impatience.

Mais maintenant que son regard glissait sur ses compagnons de voyage, elle sut exactement de quoi est fait l'enfer ; de souffrance, certes, mais aussi et surtout d'indifférence et de désespoir.

Dans la pénombre qui déjà annonçait l'obscurité du tombeau, personne ne réussissait à trouver le sommeil. La plupart gardaient un regard fixe et éteint. Peu parlaient. Tous savaient maintenant. Chacun portait sur son visage la gravité de sa situation.

Cependant, aucun de ces gens, hier encore fiers de leur condition et transformés en un clin d'œil en mendiants honteux ; aucun n'avait le port, ni le regard d'un étranger à qui l'on pût penser confier une vie.

2

Cela se fit en un éclair.

Un de ces éclairs qui claquent pour l'éternité.

De la lucarne où Rachel prenait par chance sa courte ration d'air pur à cet instant précis, elle eut juste le temps de voir l'homme au bord du talus, d'entendre le gémissement des freins, de percevoir la courbure de la voie et la décélération du train, de prendre sa décision et de jeter l'enfant.

Il n'y avait ni assez de place entre les barbelés pour exécuter un ample geste de lancer, ni assez de temps pour entreprendre de les écarter ; alors Rachel projeta d'un seul élan ses bras nus dans l'ouverture. Elle fit de ses membres délicats des leviers et des boucliers tordant les fils de fer devant la chair tendre du bébé. Sans calculer son effort, elle s'écorcha jusqu'à l'os, mais parvint, la vitesse et le virage aidant, à propulser l'enfant dans la direction de cet homme, cet inconnu qui n'était pourtant pas si proche.

Elle le jeta en criant comme seule une mère peut crier, avec toute l'énergie de l'acte qu'on n'accomplit qu'une fois et après lequel plus rien n'aura d'importance. Elle mit toute sa volonté dans cet appel et dans ce geste qui la mutilait. Et toute sa douceur aussi.

Comme l'arbre donnant son dernier fruit dans un printemps radieux, comme la mère enfantant dans un dernier souffle, elle fit jaillir loin d'elle cette vie qu'elle ne pouvait plus protéger. Elle suivit des yeux le vol interminable du paquet de chiffons et, se penchant par le vasistas en se lacérant encore davantage, le vit enfin atterrir doucement entre les mains de l'homme.

Il n'y eut pas un pleur, pas une hésitation.

En quelques secondes, l'enfant changea de bras. De ceux de sa mère, impuissants et broyés, il s'envola vers l'étranger, ce paysan dont la matinée s'ouvrait paisiblement, sans préoccupations plus graves que les travaux du jour. L'homme le reçut délicatement dans ses membres nouveaux. Il faut être fort pour être doux.

Un regard fut échangé. Un simple regard. Plutôt stupéfait qu'entendu. Trop bref pour tout ce qu'il aurait fallu dire. Suffisant pour l'essentiel.

Il sera à la hauteur.

Rachel fut apaisée par cette pensée. Elle put enfin s'abandonner à sa propre peur et se mit à trembler. Ses jambes lui manquèrent et elle fondit en larmes. Elle resta suspendue aux barbelés dont il fallut quatre hommes pour la décrocher.

Et plus rien ensuite ne compterait.

Lucien n'était pas né dans la Marne, mais à Brive-la-Gaillarde. Il avait gardé de ses jeunes années de rugby de solides réflexes, une certaine adresse et le goût du jeu d'équipe. Quand il vit le paquet jaillir du train dans sa direction, quand il entendit le

hurlement d'espoir, il sut d'instinct qu'il recevait la passe de sa vie.

Il appela à son secours sa vieille expérience d'arrière du quinze briviste, planta ses pieds dans le sol, tendit en avant ses bras musculeux, suivit des yeux la longue trajectoire plus attentivement que jamais et accueillit la boule de linge.

Lucien Duval était un homme simple qui avait déjà connu une guerre. Trop vieux pour être appelé en 1914, il endossa l'uniforme trois années plus tard, quand l'étendue des pertes dues aux grandes offensives obligea le pays à repeupler le front. Il quitta alors sa Corrèze pour être affecté à Courville, en Champagne, dans un beau château Renaissance où un hôpital venait d'être aménagé. Les troupes allemandes avaient occupé le village en août 1914, mais depuis leur repli consécutif à la première bataille de la Marne, le lieu fut trouvé assez calme pour qu'on y établît un important centre de huit cents lits, spécialisé dans les opérations du crâne. On installa même un terrain d'aviation sur un champ de la commune en avril 1917, d'où s'illustrèrent Guynemer et Fonck au sein de la célèbre Escadrille des Cigognes.

À trente ans, Lucien ne fut pas envoyé sur le front, mais dans ce charmant village relativement épargné. Célibataire et sans charge de famille, il était conscient de sa chance et mettait une belle énergie dans les tâches qui lui revenaient. C'est dans cet exercice, principalement d'entretien des installations et d'aide aux soignants, qu'il fit la connaissance de Marthe, une fille du pays de cinq ans sa cadette, employée

à l'infirmerie. Ils s'aimèrent comme peuvent le faire ceux qui ont vu s'éloigner l'espoir de fonder une famille. Ce sentiment fut mis à l'épreuve en mai 1918, quand il fallut à nouveau évacuer le village sous l'avancée des troupes allemandes. Lucien fut alors replié avec l'hôpital, tandis que Marthe restait sur place en compagnie de quelques habitants trop vieux ou entêtés pour quitter leurs maisons. La séparation fut douloureuse. Lucien connut la brûlure de l'inquiétude, avivée par chaque mauvaise nouvelle et que rien n'apaisait jamais. C'est ainsi qu'il apprit le déclenchement d'une nouvelle bataille sur la Marne et le retour du front à Courville. Un communiqué laconique lui annonça la destruction du château et des plus belles maisons du village par les Allemands, avant d'en être délogés le 2 août. Après quoi, les rares informations devinrent plus alarmantes encore, sans aucun courrier de Marthe pour en atténuer l'effet. On parla de bombardements américains et ennemis, s'étant abattus sur la zone avec une telle violence qu'elle en resta déserte jusqu'au mois précédent l'armistice. Ce n'est qu'aux premiers jours de novembre que Lucien reçut enfin une longue lettre de délivrance. Encore dut-il attendre sa démobilisation en 1919 pour reprendre le chemin de la Marne et y retrouver Marthe, bien en vie, mais déboussolée dans sa maison dévastée. Ils s'épousèrent dans l'église Saint-Julien, brisée et enchantée comme dut l'être le tombeau du Christ au matin de la Résurrection. Lucien n'ayant plus d'attaches à Brive, ils s'installèrent dans la demeure éventrée qu'ils entreprirent de relever.

Au temps de sa gloire, Courville fut l'apanage des archevêques de Reims. On y vit séjourner Barberin, qui était le neveu d'un Pape. La tradition y situe aussi l'exil du cardinal Mazarin, en 1651. La grâce du lieu, dont provient la pierre de la cathédrale de Reims, la belle allure de ses habitations, de l'église romane, du château voisin et de son grand parc l'avaient fait surnommer *la perle de la vallée*. Il n'en restait que quinze méchantes bâtisses après le départ des Allemands.

Tout était à refaire. On commença bien sûr par les champs, les granges et les bêtes, dont tout le village vivait. Il fallut du temps pour retrouver un semblant de confort. La reconstruction des maisons n'était pas si ancienne quand éclata la guerre suivante. Lucien ne perdit jamais son accent du sud-ouest, mais son dévouement et sa fidélité à sa belle-famille le firent adopter par les gens du pays qui gardèrent juste l'habitude de le surnommer le *Briviste*.

Il avait reçu la débâcle de 1940 avec fatalisme, et accueilli l'arrivée du Maréchal comme un soulagement.

– La terre ne ment pas, disait l'homme providentiel.

Rassuré par cette pensée première, si proche de ses propres observations, il était revenu aux travaux des champs sans plus se préoccuper de l'ordre mondial.

On parlait bien autour de lui des excès de l'Occupation ; il y avait aussi ce Général, à Londres, qui appelait à poursuivre le combat ; on murmurait qu'en ville, des gens étaient arrêtés, des Juifs emmenés, mais tout cela était si loin ! Et puis, ces

Juifs, qui étaient-ils, après tout ? Il n'y en avait pas à Courville ; et même à Reims, ils vivaient bien cachés, alors comment savoir si ce qu'on en disait n'était pas un peu vrai, après tout ? On voyait bien que tout ne tournait pas rond en France et nul ne pouvait mesurer leur part dans les problèmes du pays. Il ne s'agissait après tout que de les renvoyer chez eux. À la campagne, on se nourrissait à sa faim et on n'entendait pas le bruit des armes. La terre ne ment pas.

Cependant, en apercevant la lueur du regard entre les barbelés du train, Lucien vit sa vie basculer. En entendant le cri de la mère mêlé à la rumeur du convoi et au crissement des freins, en voyant le paquet expulsé vers lui dans un râle et un jaillissement de sang comme au moment d'une naissance difficile, il se sentit appelé. En découvrant l'enfant au milieu du paquet de linges tombé dans ses bras, il fut traversé des mêmes émotions qu'un nouveau père à qui on présente son fils.

Lucien, qui n'avait pas eu d'enfants, était déjà au milieu de sa cinquantaine. Quelques années, peut-être quelques mois plus tard, il aurait renoncé à la tentation de regarder celui-ci qui lui tombait du ciel comme presque le sien ; mais lors de cette rencontre de la dernière chance, il l'embrassa du regard et sut qu'il pourrait l'aimer.

Le futur père, tout au long de la grossesse, n'entretient avec son enfant à naître qu'une relation lointaine. Le ventre gonflé de la mère est une barrière physique qui le prive de tout contact, de sorte que

même pour le plus impatient des hommes, le bébé reste une abstraction jusqu'à sa mise au monde. C'est alors seulement que, face enfin au visage nouveau, il reçoit d'un même choc sa paternité et la révélation que l'enfant est une personne.

De même, Lucien, face à ce fils sorti d'un paquet de chiffons, découvre par surprise que les Juifs ont aussi un visage.

C'est à cette seconde de vérité que, pour son cœur entier, ils devinrent des personnes.

C'est là qu'il vit d'un coup toute l'infamie de leur sort.

3

– Mais c’est un nouveau-né ! Il n’a pas deux mois, ce petit bout-là ! s’exclama Marthe devant le paquet que Lucien lui déballait sous les yeux.

Il avait eu le temps de s’interroger sur la meilleure façon de lui présenter les choses sur le chemin de la voie ferrée au village, à travers la plaine de Bonne-Maison, mais sa réflexion s’était enlisée dans le trouble de ses sentiments.

Ce n’était pas qu’il eût quoi que ce soit à se reprocher, mais un homme de son âge ramenant un bébé sous son toit ; voilà qui allait faire parler ! Et à plus forte raison s’il lui témoignait de l’attachement. Son épouse aurait bien le droit de le regarder de loin. C’était une chose de revenir chez soi embarrassé d’un couffin trouvé sur le bord de la route ; c’en était une toute autre de présenter son enfant. Or, cet enfant, Lucien le savait sans pouvoir l’expliquer, était devenu le sien. Cette évidence s’était imposée à lui alors qu’il cheminait et, il n’en doutait pas, Marthe la percevrait de même aussitôt franchi le seuil de sa maison.

Le regard échangé avec la femme du train avait valeur de serment. Ce n’était pas bien d’être allé si loin sans consulter son épouse. Comment l’avouer,

maintenant ?... Et d'ailleurs, avouer quoi au juste ? Son embarras était de repenser sans cesse aux événements de la matinée en éprouvant chaque fois comme une culpabilité au moment de revivre l'instant décisif. Ce sentiment inattendu ternissait injustement le souvenir de son élan, et la tâche surgissait toujours au point même qui eût dû en être la fierté. Cela le frustrait d'autant plus qu'il ne parvenait pas à cerner la cause exacte de cette association gênante. Bien sûr qu'il n'avait pu obtenir l'accord de Marthe ; tout était allé si vite ! Cependant, le malaise tournait sur lui-même. Lucien se trouvait en somme coupable de se sentir coupable. Il lui aurait fallu, pour tirer cette spirale au clair, considérer les implications de son si rapide engagement. Que s'était-il passé exactement ? Se serait-il senti aussi obligé s'il avait reçu l'enfant autrement que dans un regard ardent et une libération sanglante ? Ce fils lui était né dans les bras une seconde fois. C'était là une chose qu'il allait devoir s'expliquer à lui-même avant de la présenter à Marthe. Or, comment rendre compte dans ses mots simples de paysan de toutes ces ramifications subtiles et profondes ?

C'était beaucoup imposer à sa femme en une seule fois ; un serment indissoluble, une descendance mise au monde sans elle et surtout une fidélité promise en dehors d'elle. Sans parler d'une indignation nouvelle contre le sort fait aux Juifs de France ; révolte soudaine, mais sincère, et qui ne pourrait donc rester sans conséquences, c'est-à-dire sans risques, dans une existence qui en comportait déjà tant.

Fallait-il lui révéler, au risque de l'effrayer, l'ampleur définitive de toutes ces transformations, ou

Table des matières

Avant-propos	9
Prologue : Moïse et Pierre	11
Germain le passeur	64
Ingrid et Alice	127
François	198
Épilogue : La Terre Promise	313

Ce livre vous a plu,
vous pouvez, sur notre site internet :
donner votre avis
vous inscrire pour recevoir notre lettre mensuelle d'information
consulter notre catalogue complet, la présentation des auteurs,
la revue de presse, le programme des conférences
et événements à venir ou encore feuilleter des extraits de livres :
www.editions-beatitudes.fr